

Chapitre 6 : Ce que l'on choisit de protéger

Par Hela

Publié sur Fanfictions.fr.

[Voir les autres chapitres.](#)

L'aube se leva sur Londres sans douceur. Il n'y eut ni couleur chaude, ni promesse de renouveau. La lumière grise s'infiltra dans la maison Murray comme une intruse timide, hésitante, glissant entre les rideaux mal tirés et les vitres encore embuées. Elle révéla tout sans rien pardonner. Les tasses de thé oubliées sur les tables basses, cerclées d'un liseré brun ; les manteaux humides jetés sur des dossiers de chaise ; les traces de pas séchées sur le tapis. La nuit n'était pas effacée. Elle était simplement exposée. Rien n'avait réellement changé. Sinon cette fatigue particulière, lourde, dense, qui suit les décisions irrévocables. Watson se tenait près de la fenêtre, immobile, une tasse de thé refroidissant entre ses mains. La porcelaine avait perdu toute chaleur, mais il ne s'en rendait pas compte. Son regard était posé sur la rue encore déserte, où quelques silhouettes matinales se hâtaient, inconscientes de ce qui s'était joué quelques heures plus tôt. Il n'observait pas par curiosité. Il fixait l'extérieur parce que cela l'aidait à maintenir un ordre intérieur. La médecine de campagne lui avait appris cela très tôt. Quand l'intérieur menace de s'effondrer, ancre-toi au monde. À un mur. À un horizon. À quelque chose qui continue malgré tout. Derrière lui, Sherlock n'avait pas dormi. Cela se voyait immédiatement, non dans un relâchement, mais dans son exact contraire. Il se tenait trop droit, trop immobile, comme un homme qui refuse de laisser son esprit ralentir de peur de ce qu'il pourrait découvrir dans le silence. Ses yeux étaient cernés, mais vifs, brûlants d'une activité intérieure incessante. Il n'écrivait pas. Il ne lisait pas. Il pensait, encore et encore, reprenant les faits, les gestes, les impossibilités. Il n'avait pas trouvé la réponse. Mais il avait cessé de croire que la question était simple. Eliza, elle, était allongée sur le canapé, sur le flanc, couverte d'une couverture qu'elle n'avait pas demandée, et sans doute pas remarquée. Son visage était détendu, presque paisible, mais ce calme avait quelque chose de fragile, comme un équilibre maintenu par exhaustion plus que par sérénité. Sa respiration était régulière, profonde, et pourtant Watson nota ce détail qui l'inquiéta. A la tempe, juste sous la peau pâle, son pouls battait encore trop vite pour un simple repos. Même endormie, son corps restait en alerte. Ethan Chandler était assis non loin, le dos appuyé contre le mur, les bras croisés sur sa poitrine. Il ne dormait pas. Il ne faisait même pas semblant. Son regard allait d'Eliza à la porte, puis aux fenêtres, revenait, repartait. Une vigilance sans ostentation, sans tension visible, mais totale. Watson reconnut immédiatement cette posture. Il l'avait vue chez des soldats qui savaient qu'ils ne pouvaient pas se permettre de dormir en même temps que les autres. Chez ceux qui prennent sur eux la part de veille. Vanessa Ives se tenait à l'écart, près de la cheminée éteinte. Les cendres froides formaient un lit gris, inerte, mais elle n'y prêtait aucune attention. Elle ne priait pas. Elle n'avait jamais prié, pas vraiment. Elle écoutait toujours. Quelque chose de plus vaste que la maison. De plus ancien que la nuit. Son regard était tourné vers l'intérieur, comme si elle suivait encore une onde lointaine. Et Victor Frankenstein... Victor avait disparu à l'aube. Personne ne l'avait vu partir. Il n'avait laissé ni mot, ni excuse. Seulement l'impression persistante qu'un homme venait de franchir un seuil invisible, et qu'il ne reviendrait plus jamais

exactement le même. Sherlock rompit le silence sans prévenir. Sa voix fendit l'air du salon comme une lame fine, précise, presque déplacée dans la quiétude tendue du matin.

« Ce que j'ai vu hier soir n'entre dans aucune classification médicale standard. »

Watson ne se retourna pas tout de suite. Il resta face à la fenêtre, observant un fiacre solitaire progresser lentement dans la rue encore humide, les roues traçant des sillons sombres sur les pavés. Il attendit. Il connaissait Sherlock depuis assez longtemps pour savoir que ce genre de phrase n'était jamais une conclusion. C'était un aveu.

« Mais », poursuivit Sherlock, sans laisser le silence s'installer trop longtemps, « ce n'est pas pour autant inexplicable. »

Watson ferma brièvement les yeux, soupira intérieurement, puis se tourna enfin vers lui.

« Sherlock... »

« Non », coupa ce dernier aussitôt.

Son ton n'était pas sec, mais tendu, presque implorant à force de contrôle.

« Écoute-moi jusqu'au bout. »

Il se mit à marcher lentement dans la pièce, les mains jointes derrière le dos. Ses pas étaient mesurés, réguliers, comme s'il tentait de remettre de l'ordre dans le monde en arpentant quelques mètres de tapis usé. La lumière grise de l'aube dessinait des ombres nettes sur son visage, accentuant les angles, la fatigue, la concentration presque douloureuse.

« Une force excessive, oui », énuméra-t-il. « Une réaction physiologique accélérée, oui. Une gestion de la douleur... inhabituelle. »

Il marqua une pause, cherchant ses mots avec une minutie presque fébrile.

« Mais rien de tout cela ne prouve l'existence d'un phénomène surnaturel. Seulement l'existence de mécanismes que nous ne comprenons pas encore. Des réponses extrêmes à des stimuli extrêmes. »

Vanessa leva les yeux vers lui. Son regard était calme, mais chargé de cette profondeur qui donnait toujours l'impression qu'elle voyait plusieurs couches de réalité à la fois.

« Vous cherchez encore à tout enfermer dans des mots », dit-elle doucement.

Sherlock s'arrêta net, au milieu de la pièce.

« Je cherche à ne pas céder à la facilité », répondit-il, la mâchoire légèrement crispée. « À ne pas renoncer à la raison au premier obstacle. »

Sur le canapé, Eliza remua légèrement. Un froncement imperceptible traversa son front, comme si le ton de la conversation avait effleuré ses rêves sans réussir à les percer. Sa respiration resta régulière, mais Ethan se pencha instinctivement vers elle, attentif au moindre changement, prêt à intervenir sans même savoir comment. Watson observa Sherlock avec une attention grave. Il connaissait ce regard. Cette tension particulière, presque dangereuse, entre l'intellect pur et quelque chose de plus profond, quelque chose que Sherlock refusait d'examiner de trop près. Sherlock Holmes n'avait jamais eu peur de l'irrationnel en soi. Il avait peur de ce que l'irrationnel exigerait de lui.

« Et si... » dit Watson doucement, choisissant chaque mot comme on choisit un pas sur un terrain instable, « le problème n'était pas de comprendre comment... »

Il laissa un silence volontaire.

« ...mais d'accepter quand ? »

Sherlock se tourna vers lui, surpris malgré lui. Son regard, habituellement si assuré, vacilla une fraction de seconde.

« Depuis quand te contentes-tu de ça ? » demanda-t-il, presque brusquement.

Watson soutint son regard sans ciller.

« Depuis que j'ai vu trop de patients mourir pendant que je cherchais une explication parfaite », répondit-il simplement.

Il n'y avait ni reproche, ni amertume dans sa voix. Seulement une vérité usée par l'expérience. Un silence suivit. Plus lourd que les précédents. Plus définitif aussi. Le feu mourant dans la cheminée émit un léger craquement, comme un rappel inutile du temps qui passait malgré eux. Sherlock détourna les yeux. Pour une fois, il n'avait pas de réponse immédiate. Et cette absence, plus que n'importe quelle théorie, le troubla profondément.

Eliza se réveilla dans un sursaut contenu. Son corps se raidit avant même que ses paupières ne soient entièrement ouvertes. Les muscles se bandèrent, prêts à fuir ou frapper, réflexe brut gravé trop profondément pour attendre l'autorisation de l'esprit. Pendant une fraction de seconde, elle ne sut plus où elle était, seulement que le danger venait toujours juste après le calme. Puis elle inspira. L'odeur de la maison Murray s'imposa peu à peu, chassant celle, plus âcre, de la ruelle. La cire chaude sur le bois ancien, la poussière des tapis épais, les cendres froides de la cheminée. Des odeurs stables. Son cœur ralentit d'un cran. Ethan était là. Elle ne le vit pas tout de suite, mais elle le sut, cette présence familière, silencieuse, posée à distance exacte, ni trop près ni trop loin.

« Tout va bien », dit-il calmement, sans bouger.

Sa voix était basse, régulière, conçue pour ne pas brusquer.

« Tu es revenue. »

Eliza passa une main sur son visage, lentement, comme pour vérifier qu'il lui appartenait encore, que sa peau était bien à elle, que la chaleur n'avait pas tout envahi.

« Combien de temps ? » demanda-t-elle.

Sa voix était un peu rauque, mais stable.

« Quelques heures. »

Elle hocha la tête, lentement, assimilant l'information. Puis, à la surprise manifeste de Watson, elle se redressa presque aussitôt, rejetant la couverture d'un geste fluide. Pas de gémissement. Pas de crispation visible. Trop vite pour quelqu'un qui avait frôlé l'effondrement, trop proprement pour quelqu'un qui aurait dû être vidé. Watson fronça légèrement les sourcils. Sherlock, lui, ne chercha même pas à dissimuler son regard. Il la fixait ouvertement désormais, sans prudence sociale, sans détour. Il notait tout. La respiration revenue à la normale, la posture déjà équilibrée, l'absence de désorientation prolongée.

« Vous avez contrôlé quelque chose », dit-il enfin. « Quelque chose de très puissant. »

Eliza tourna la tête vers lui. Leurs regards se croisèrent sans heurt.

« Oui. »

« Et vous le faites depuis longtemps. »

« Oui. »

Toujours pas de défi. Toujours pas de peur. Juste des faits, posés avec la sobriété de quelqu'un qui n'a plus rien à prouver. Watson sentit une tension sourde lui nouer l'estomac. Ce n'était pas la révélation en elle-même qui l'inquiétait. Il avait vu trop de choses étranges pour s'arrêter à ça. Non, c'était le **prix** que cette maîtrise impliquait. Le coût invisible, accumulé, payé nuit après nuit. Sherlock poursuivit, la voix plus basse :

« Vous auriez pu perdre le contrôle. »

« Je le sais. »

« Pourquoi continuer ? »

Eliza hésita. À peine. Mais cette micro-pause suffit à Watson pour comprendre que la réponse n'était ni simple ni confortable. Son regard se perdit une seconde vers le sol, puis revint, décidé.

« Parce que si je m'arrête », dit-elle enfin, « quelqu'un d'autre paiera à ma place. »

Les mots tombèrent. Comme une loi personnelle qu'elle s'était imposée depuis longtemps. Ethan baissa les yeux, la mâchoire serrée. Il n'ajouta rien. Il n'y avait rien à ajouter. Vanessa ferma les paupières, comme si cette phrase venait de confirmer quelque chose qu'elle savait déjà, mais qu'elle espérait ne jamais entendre formuler à voix haute. Sherlock resta silencieux. Pour la première fois depuis que Watson le connaissait, il vit son ami reculer mentalement, non par peur, non par refus, mais par quelque chose de plus rare chez lui. Un respect involontaire. La reconnaissance que certaines batailles ne se gagnent pas par la compréhension seule, mais par le sacrifice silencieux de ceux qui choisissent de rester debout quand ils auraient toutes les raisons de tomber.

La disparition de Victor Frankenstein devint rapidement impossible à ignorer. Au début, ce ne fut qu'une absence discrète. Une porte restée close. Une chambre vide. Puis le silence s'installa, plus lourd que n'importe quelle explication. Victor n'avait laissé ni mot, ni indication, ni même l'illusion d'un retour prochain. Il s'était volatilisé comme un homme qui sait que rester serait une faute de plus. Watson fut le premier à poser la question. Ils étaient réunis dans le salon, la lumière de la fin de matinée peinant à réchauffer l'atmosphère. Eliza était assise, droite, silencieuse. Ethan adossé au mur. Sherlock immobile, les mains croisées dans le dos. Vanessa près de la fenêtre, les yeux mi-clos.

« Où est-il parti ? »

La voix de Watson était calme, mais chargée de cette inquiétude sourde qu'on ne peut plus dissimuler quand les certitudes s'effritent. Vanessa ouvrit les yeux lentement.

« Là où il croit devoir aller. »

Sa réponse tomba avec douceur, mais sans consolation. Sherlock fronça les sourcils.

« C'est-à-dire ? »

Il n'aimait pas les réponses qui ne dessinaient pas de carte. Vanessa inspira profondément, comme si elle puisait ses mots dans quelque chose de plus ancien que la réflexion.

« Là où l'on peut encore choisir de ne pas recommencer. »

Cette phrase ne satisfait personne. Elle flottait dans la pièce, trop vague pour rassurer, trop lourde pour être ignorée. Pourtant, aucun d'eux n'insista. Ils savaient tous que Victor Frankenstein était un homme poursuivi par ses propres décisions, et que ces décisions finissaient toujours par le rattraper, où qu'il aille. Ce fut Eliza qui brisa le silence. Sa voix était basse, mais ferme.

« Le tueur ne s'arrêtera pas. »

Sherlock acquiesça aussitôt.

« Non. Il a perdu son carnet, mais pas son objectif. »

Il fit quelques pas, pensif.

« Et maintenant », ajouta Ethan, sans quitter Eliza des yeux, « il sait qu'on est sur ses traces. »

Watson sentit un frisson lui courir le long de l'échine. Ce n'était pas de la peur pure, plutôt cette lucidité glaciale que l'on ressent quand une partie bascule.

« Alors il va accélérer », murmura-t-il.

« Oui », confirma Eliza sans hésitation. « Et il va viser quelque chose de plus... symbolique. »

Vanessa se redressa légèrement, comme si un courant invisible venait de la traverser.

« Ou quelqu'un. »

Tous les regards convergèrent vers elle. Elle ne détourna pas les yeux.

« Il veut une preuve », poursuivit-elle. « Pas pour lui. Pour le monde. »

Sherlock sentit la pièce se réorganiser mentalement. Les éléments s'imbriquèrent avec une clarté brutale.

« Il veut provoquer une rupture », dit-il lentement.

Eliza serra les poings. La tension se logea dans ses épaules, dans sa mâchoire.

« Il veut me pousser à lâcher. »

Le silence qui suivit fut glacial. Watson sentit son cœur se serrer.

« Et s'il réussit ? » demanda-t-il, malgré lui.

Eliza leva les yeux vers lui. Son regard était clair. Fatigué, peut-être, mais déterminé.

« Alors vous devrez me tuer. »

Les mots tombèrent. Juste comme une éventualité acceptée depuis longtemps. Watson se leva brusquement, sa chaise raclant le sol dans un bruit sec.

« Non. »

Tous se tournèrent vers lui, surpris. Il réalisa alors que c'était la première fois, depuis le début

de cette affaire, qu'il élevait la voix. La première fois qu'il refusait frontalement la logique qui s'imposait peu à peu.

« J'ai vu ce que la guerre fait aux hommes quand on décide qu'ils sont devenus des armes défectueuses », poursuivit-il, la voix vibrante mais assurée. « J'ai vu ce qu'on sacrifie au nom de la nécessité. Je ne participerai pas à ça. »

Sherlock l'observait avec une intensité nouvelle, presque troublée.

« Tu proposes quoi ? »

Watson inspira profondément, comme s'il prenait enfin la pleine mesure de ce qu'il allait dire.

« Qu'on la protège. »

Le mot resta suspendu dans l'air. Protéger. Pas surveiller. Pas contenir. Pas utiliser. Vanessa esquissa un sourire triste, mais sincère.

« Voilà enfin un choix. »

La nuit suivante tomba plus vite que prévu. Elle ne glissa pas sur Londres, elle s'abattit. Une obscurité dense, presque impatiente, avala les rues avant même que le jour n'ait eu le temps de se retirer complètement. Les réverbères s'allumèrent trop tôt, projetant leurs halos tremblants dans une brume déjà lourde. La ville semblait retenir son souffle, comme un corps conscient qu'un choc approche. Dans la maison Murray, l'atmosphère avait changé. Il n'y avait plus de débat, plus de théories à confronter. Seulement une urgence sourde, méthodique. Ils se préparèrent. Aucun serment ne fut prononcé. Chacun savait ce qu'il avait à faire, et ce que cela pourrait coûter. Eliza se tenait près de la table, ajustant son harnais avec des gestes précis. Les boucles claquaient doucement, le cuir grinçait sous la tension. Elle vérifia ses lames une à une. L'équilibre, le fil, la position. Tout était à sa place. Trop à sa place. Watson, attentif malgré lui, nota ce détail qui lui serra l'estomac. Un tremblement léger dans ses doigts. Infime. Presque imperceptible. Mais réel. Elle ne parvenait plus tout à fait à le masquer, non par faiblesse, mais par fatigue accumulée. Ethan s'approcha d'elle sans bruit. Il se plaça à sa hauteur, ni devant ni derrière, respectant cet espace qu'elle exigeait sans jamais le réclamer.

« Quoi qu'il arrive », dit-il simplement, « tu ne seras pas seule. »

Il n'y avait pas de promesse héroïque dans sa voix. Juste une certitude calme. Eliza hocha la tête. Elle ne répondit pas. Elle n'en avait pas besoin. Un peu plus loin, Sherlock observait la scène, silencieux. Ses traits étaient tendus, mais déterminés. Il se tourna finalement vers Watson, comme s'il avait attendu que le moment soit inévitable.

« Tu sais que ce que tu proposes va à l'encontre de toute logique », dit-il.



Watson soutint son regard sans détour.

« Peut-être », répondit-il. « Mais ce n'est pas la logique qui sauvera Londres cette fois. »

Il y eut un long silence. Sherlock détourna les yeux, fixa un instant la porte, la nuit au-delà, les conséquences à venir. Quand il parla de nouveau, sa voix avait changé.

« Très bien. »

Watson sentit aussitôt un poids quitter sa poitrine, comme si l'air était redevenu respirable. Ils sortirent ensemble dans la nuit. La porte se referma derrière eux avec un bruit feutré. Le froid les saisit aussitôt, humide, pénétrant. Londres les attendait, ruelles étroites, ombres mouvantes, silences trompeurs. Quelque part, dissimulé dans les replis de la ville, un homme propre attendait. Et pour la première fois depuis le début de cette enquête, John Watson sut exactement pourquoi il était là. Pas pour comprendre le mal. Pas pour le disséquer. Mais pour rester humain au milieu de lui.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés